

LE CHOLÉRA INDIEN DE 1892

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649306886

Le choléra indien de 1892 by Adolphe Burggraeve

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ADOLPHE BURGGRAEVE

**LE CHOLÉRA
INDIEN DE 1892**

LE
CHOLÉRA INDIEN

DE 1892

PAR LE

D^r BURGGRAEVE

AUTEUR DE LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE.

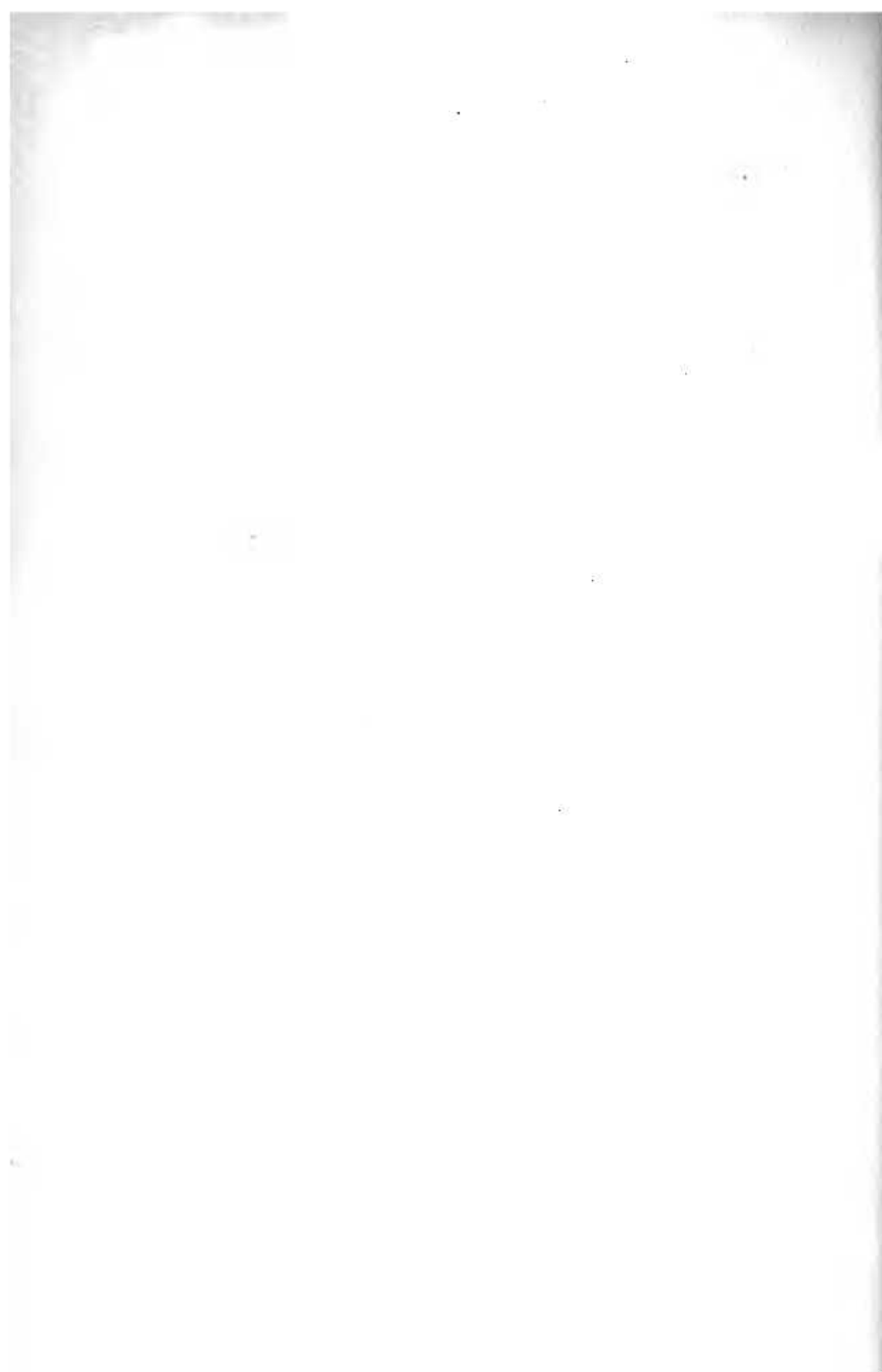
PARIS

CHEZ G. CARRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

—
1893





K-RC134

I6138

Biof.

Lib.

PRÉFACE.

Le choléra indien, quoique en décroissance au moment actuel, est un de ces hôtes perfides qui nous quittent en disant : non adieu, mais au revoir.

Avec une maladie comme le choléra indien, il ne faut pas s'en remettre à la grâce de Dieu. Il faut également être sur ses gardes, comme en temps de guerre.

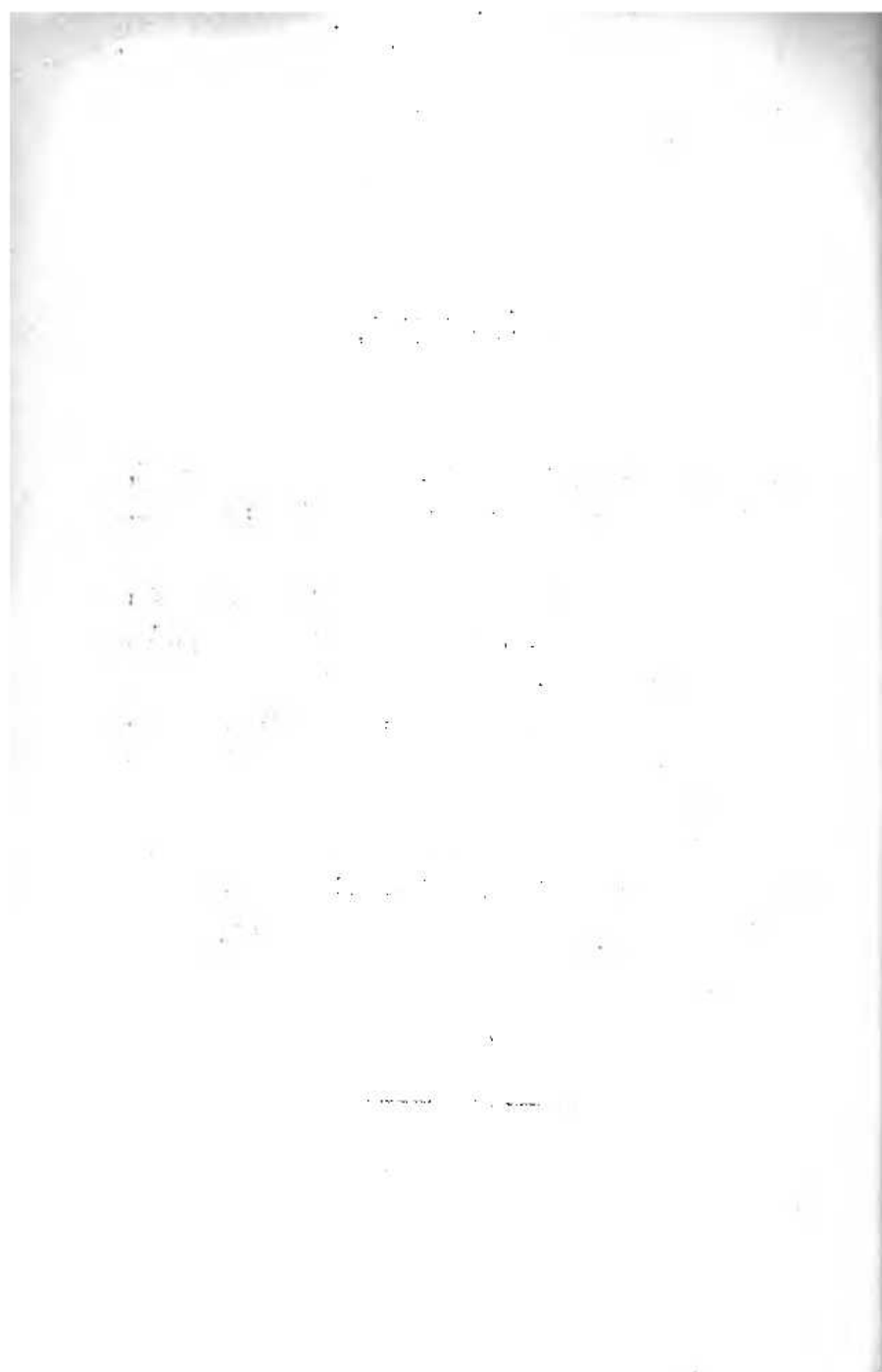
C'est pourquoi nous avons jugé opportun de réunir en une brochure différents articles concernant l'épidémie actuelle insérés au *Répertoire universel de médecine dosimétrique de 1892*.

C'est un avertissement pour les épidémies subséquentes, car rien ne prouve que cette visite du fléau indien sera la dernière.

Janvier 1893.

D^r B.

M355442



I

REFERENDUM.

Octobre 1892.

Notre position est vraiment singulière. Nous sommes arrivé à un âge où l'on n'est plus qu'un oublié de la mort (1) et nos adversaires n'attendent que le moment de notre disparition pour jeter le linceul sur l'homme et sa doctrine. Ils font à la dosimétrie la guerre du silence, disant : « Cela ne durera pas ! » Et cependant, il y a vingt ans que cela dure et que la dosimétrie s'est répandue par le monde entier. Comme toute foi nouvelle, elle a ses apôtres promulguant la médecine de l'avenir (qui sera la médecine fin de siècle).

Nous faisons un appel aux retardataires et nous leur disons : Reconstituons la grande famille d'Hippocrate. Le choléra indien vient, de nouveau, de donner à la médecine allopathique une cruelle leçon. Que pouvons-nous en dehors de la vitalité? Rien! Que savons-nous des causes morbides? Rien! Sinon qu'il faut leur opposer la résistance vitale et non tels et tels spécifiques, dont le docteur Double a dit : « Hâtez-vous de vous en servir pendant qu'ils guérissent », c'est-à-dire les illusions du moment. La véritable médecine est celle qui prévient les maladies par les moyens que la nature nous donne, et non par des agents artificiels. La dosimétrie est donc la véritable arme du médecin. Il ne doit pas attendre pour agir que le mal soit confirmé.

Hippocrate nous a légué les immortels *Pronostics* : et s'il a été impuissant contre eux, c'est que les moyens d'action lui manquaient. Ces moyens, la chimie pharmaceutique nous les donne : pourquoi les repousserions-nous? La morphine, la quinine nous ont ouvert la voie de l'alcaloïdo-thérapie : pourquoi nous attarderions-nous dans les sentiers incertains de l'allopathie? La dosimétrie, c'est la médecine unifiée : avec elle, il n'y a ni premiers ni derniers, par conséquent pas d'hésitation du public dans le choix du médecin. C'est l'esprit de système qui a empêché la médecine d'être une foi — comme les scismes en religion. Il faut donc en arriver à une méthode uniforme.

En médecine, les grands hommes ont toujours été un fléau pour l'humanité — comme à la guerre. S'ils ont obtenu la gloire, on sait à quel prix. Brown, Broussais, Bouillaud, etc., sont de grands noms, mais qui ont laissé de tristes souvenirs. Gardons-nous de la gloire et ne songeons qu'au soulagement de nos malades.

D' B.

(1) Je suis né le 8 octobre 1806. J'entre donc dans la 87^{me} année de mon existence.

II

Le choléra et les journaux politiques.

La politique chôme; mais ce qui ne chôme pas, c'est l'avidité du public pour les nouvelles du jour. Les journaux politiques se sont emparés de la question du choléra — c'était bien leur droit et peut-être bien leur devoir.

Le *Répertoire universel de médecine dosimétrique* n'a pas manqué également à sa tâche, mais, en tant que doctrine, il a eu le sort de la fille de Priam : on le laisse avertir, et aucun des moyens de thérapeutique hygiénique qu'il a proposés n'a été mis en œuvre jusqu'ici.

Quant aux moyens hygiéniques généraux, il n'y a pas à douter : comme au temps d'Hippocrate, la pureté de l'air, des eaux et du sol, est une nécessité qu'on ne néglige jamais impunément. Ainsi la Russie, qui est la voie de terre par où le fléau indien s'introduit en Europe, est le pays où l'hygiène, tant publique que privée, est la plus négligée. N'était le linceuil glacé qui couvre ses provinces du nord les deux tiers de l'année, le choléra et les autres maladies infectieuses y régneraient en permanence.

Les miasmes de toute nature y couvent sous la neige : et dès que celle-ci disparaît, les microbes les remplacent. Heureusement que dans les trois mois qui suivent, la végétation est tellement active que les proto-organismes sont consumés. C'est ainsi que dans nos régions moins rigoureuses, les miasmes palustres disparaissent dès que la végétation commence à lever, et reparaissent quand la moisson est rentrée. Il y a donc une force vitale qui protège la nature entière : et c'est cette force qu'on doit entretenir par les excitants généraux, et à leur défaut, par les excitants particuliers. Au sol l'engrais; aux animaux un bon régime. Malheureusement, ce que la nature donne à profusion aux êtres qui dépendent d'elle, la civilisation le refuse ou du moins le dispense avec parcimonie à ceux qui en sont les manouvriers et les victimes.

Mais laissons là la question sociale et ne nous occupons que de la question médicale. On dit que pour bien se porter il ne faut pas de médecine, puisqu'on a vu des individus arriver à un âge fort avancé sans se médicamenter. Il est évident que ce sont des exceptions, et que sans faire de son corps une boutique d'apothicaire, il est bon de se médicamenter préventivement pour n'avoir pas à le faire curativement. C'est le but que s'est proposé la dosimétrie et qu'elle a atteint pour ceux qui ont su ou voulu la comprendre.

La médecine allopathique a été un malheur pour l'humanité, puisqu'elle procède par soustraction des forces vives du corps : le saigner, purgare, clysterium donare des médecins de Molière, auxquels est venu s'adjoindre le

docteur Sangrado de Le Sage. De nos jours, les visées sont plus hautes : on veut tout reconstruire par de prétendus spécifiques, oubliant que la nature répare ce que l'art détruit.

L'économie vivante est un échange continu de molécules : on pourrait dire une reconstruction en sous-œuvre. C'est ce mouvement moléculaire que nous entretenons par l'usage, sinon journalier, du moins rapproché des sels neutres, parmi lesquels le sulfate de magnésie tient la première place (1). Nous croyons donc avoir rendu un grand service à nos semblables en vulgarisant ce sel dans l'usage diététique ou le régime habituel. C'est non seulement un oxydant du sang, mais un dépuratif, dans ce sens qu'il élimine les matières fermentescibles, sans faire subir des pertes à l'économie, comme le font les purgatifs. Et ici la dosimétrie se trouve en opposition avec la médecine classique, quand elle dit : « En temps d'épidémie — le choléra surtout — purgez-vous ». Mais ce n'eût été là qu'une banalité, si elle n'avait dit également : « Tonifiez-vous avec les alcaloïdes défervescents. »

L'introduction des alcaloïdes (ces prétendus poisons classiques) aura pour effet de restreindre la pathologie ou ce que feu le docteur Amédée Latour a nommé l'« histoire naturelle de la médecine », c'est-à-dire l'art de classer les maladies, comme les spécimens d'histoire naturelle dans un musée. En un mot, l'anatomie, faussement appelée pathologique, comme si tout se réduisait à la lésion matérielle. Il serait malheureux qu'il en fût ainsi, puisque la plupart des maladies organiques sont incurables. On parle de microbes : mais en est-on plus avancé? Sait-on comment ces infiniment petits se forment? d'où ils viennent? Tout au plus, c'est de la matière vivante, sans laquelle le monde organique n'existerait pas. C'est la loi de la destruction et de la rénovation.

Les bactériologues ont créé le mot *phagocytes* : mais, détruire pour détruire, mieux vaut les microbes que les macrobes. En effet, dans ces luttes au sein de l'organisme vivant, il en est comme à la guerre, où les cadavres répandent autour d'eux l'infection. Qu'on les brûle ou qu'on les couvre de terre : une végétation vigoureuse y succèdera. Mais les morts ne repoussent pas. C'est ainsi que le choléra éclaircit les masses, comme la hache du bûcheron une forêt trop épaisse.

Ce n'est pas là sans doute l'objectif de la médecine, mais, au contraire, la conservation : quitte à l'état social à pourvoir aux besoins de ses membres et à diminuer, dans la limite du possible, ce que les Anglais, dans leur langage sommaire mais énergique, nomment « *Struggle for life* ».

Nous disons donc que, dans toute épidémie, la médecine doit être préventive avant d'être curative : c'est-à-dire le certain (si tant est qu'il existe ici bas) pour l'incertain. La dosimétrie en fournit les moyens : pourquoi l'École les tient-elle sous le boisseau du silence officiel? Pourquoi nos Facultés ne les ont-elles pas

(1) Ce sel est maintenant universellement répandu sous notre nom.